



Rubrique « Lectures fraîches ! », par Cécile Guivarch, juillet 2017

Lisières des saisons, Roselyne Sibille, Les éditions Maires

Plusieurs saisons de la vie d'une femme, chacune son titre déjà poème. En préambule de chacune, des listes : plantes, arbres, oiseaux. Rythmes d'une vie proche de la nature. Lisières des saisons a pour thème principal le temps. Celui qui passe, celui qui « a été bu » et transforme la tendresse de l'enfant en bouleversements de la vie, en brisures. Roselyne Sibille déroule une vie, ses grandes étapes, ses saisons, avec cette question permanente : « Aurons-nous su goûter le temps ? »

Ce temps qui dès l'enfance est présent, par les interrogations : « Tu te demandes méditative », « Tu tends ta main / m'agripes au temps », « où pousse un arbre étonnamment ». L'enfant qui interpelle le soleil, la lune, les étoiles, les arbres, l'herbe, le jardin, le mystère de la vie.

« Je ne sais comment ta bouche accueille le vide / ni d'où vient la nuit qui chuchote pour toi. » Les conversations avec les oiseaux, le monde que l'enfant absorbe, complice avec la nature et ceux qui l'entoure.

« Une main pose des cerises / brillent fraîches / dans le nid d'une autre main ». L'enfance de la femme est certainement mêlée à celle de l'un de ses chérubins, d'où l'utilisation du pronom « tu » : « C'était au temps d'avant tes mots / Tu ne posais pas tes pas / Tes mains connaissaient tout du sol ». Puis ce monde des tendres années disparu : « où est passé leur monde ? »

Alors vient le temps de l'adolescence où complicité et complexité se lient. Braises et frémissement, liberté et jeux, ombre et cumulus : « Quelle intensité dans les nuages / quand la pluie déchirera le ciel ? » Puis la jeune femme, enceinte, « Je porte mon enfant et des boucles d'oreilles. » « Je contiens une planète et porte un jardin sur mon dos. » Suit l'âge mûr : « on se reconnaît encore et si peu. » et aussi le questionnement sur le pouvoir des mots, leur force et la méfiance à leur accorder. Absence et silence, période qui contraste avec les précédentes. Quelque chose s'est fêlé, rompu, quelqu'un a été perdu. Il y a une descente vers le noir : « Greffée à la terre je m'impatte / je m'impossible à échapper ». Mais la femme remonte, cherche la lumière ainsi qu'un « masque civilisé ». Cela se termine avec le temps des rides : « on est là / on résiste ». Continuer malgré les douleurs, le passé, les abandons, les morts « avec élan dans les rouleaux de la lumière ».

Roselyne Sibille a de l'élégance dans son écriture et la facilité de créer des images inattendues, avec toujours beaucoup de tendresse. Elle montre comment résister aux accrocs de la vie, comment aller dans cet espace temps, cette éternité qui veille sur nous. Comment écarter les nuages pour réinventer le soleil, car le temps recommencera : « Si les mots renaissent au matin / nous pourrons peut-être / marcher vers demain ».

F comme libre

allongée dans le printemps

Les fleurs s'enracinent à ta hanche et ton genou
Ton silence est recouvert d'une odeur de terre
Dans son rayonnement s'infuse le temps

Les mots se perdent parmi les herbes
déboulent en tous sens
hors du sens
les pieds accrochés aux reflets
à la liberté joueuse des arbres